

Jouir un peu, beaucoup, passionnément

Mon propos va tourner autour de la question de ce qu'il est convenu d'appeler la jouissance féminine.

Cette jouissance féminine est décrite, par Lacan, comme la jouissance du signifiant du Manque dans l'Autre. Elle me semble, au regard de ma clinique, pouvoir être aujourd'hui, je n'ose pas dire « complétée », - puisqu'il s'agit de la pensée de Lacan - , mais du moins examinée, d'une autre approche.

C'est à partir de cette approche autre que je me permets de vous proposer aujourd'hui une hypothèse que je soumets à votre critique.

Ainsi, je voudrais pouvoir explorer l'hypothèse suivante qui est que la jouissance féminine est à la croisée de deux chemins : d'une part un chemin relativement connu est celui, pour une femme, du corps féminin et, plus particulièrement, du corps de la mère et, d'autre part, un chemin nouveau celui de la question du désir du père pour cette femme, la mère, et pour le corps de cette femme. Du père ai-je dit, mais pas de n'importe quel père : d'un père archaïque, d'un père d'a-

vant le langage.

Je ferai donc, dans un premier temps, pour situer mon propos, un rappel des différents sens de ce concept de jouissance – car on parle de « la jouissance », mais il conviendrait de distinguer les différentes jouissances.

Puis, j'exploiterai, dans un deuxième temps, la notion du « pas-toute », c'est-à-dire de la partie de la jouissance féminine qui n'est pas phallique et qui donc est hors langage : d'examiner un certain nombre d'éléments théoriques ou cliniques pour en dire quelque chose en plus, du côté du « pas-toute ».

Ainsi, dans une deuxième partie que je vous propose d'intituler « le Père de la Horde », je m'interrogerai, avec vous, sur ce que font les femmes lorsque les fils tuent le père dans le mythe freudien de *Totem et Tabou* ; je vous proposerais de voir pourquoi il n'y a pas de signifiant du désir du père, à l'inverse des signifiants du désir de la mère, mais, néanmoins, une trace du désir du Père pour le corps de la mère, ce qui sidère Lol V. Stein. J'évoquerai la clinique de l'inceste, celle de l'anorexique, la pudeur féminine, voire ce geste de baisser les yeux, pour finir par le masochisme féminin dont je ne dirais pas grand chose, hélas, par manque de temps.

***Il est vrai
qu'il est difficile d'avoir
à l'esprit
cette intricac-
tion perma-
nente de ces
deux jouis-
sances tant
nous som-
mes enclins
à séparer
masculin et
féminin***

1 LE CONCEPT DE JOUISSANCE

Le concept de « jouissance » est proprement Lacanien. Pourtant, dès 1920, dans son article *Au-delà du Principe de Plaisir*, Freud, après avoir posé la question de la satisfaction et du Principe de Plaisir, la dépasse dans

un au-delà de ce Principe de Plaisir où la satisfaction n'a plus sa place.

Et déjà, par ce texte fondateur, il introduit la prééminence du langage. En effet, lorsque l'enfant prononce ce « fort » et ce « da » qui disent les mouvements de la bobine-mère, quelque chose de la perte se répète dans le langage, et ce répètera toujours, en même temps que le désir de l'objet, lui aussi dans le langage.

Perte, désir, langage : voilà donc le trépied freudien à l'origine du concept de jouissance.

Cette perte fondamentale est celle de La Chose, Das Ding, dont Lacan fera tomber l'objet a, d'abord nommé comme l'objet cause du désir puis comme le plus-de-jouir. Il s'agit là, par cette perte, d'une jouissance intimement liée aux origines du sujet, mais se liant déjà à la jouissance, ultérieurement dénommée par Lacan, comme « phallique », parce que déjà parlée.

Lacan, lui, très tôt bâtit son enseignement sur la pierre angulaire du signifiant, et crée le concept de jouissance immédiatement lié au signifiant.

Comme le disait récemment, ici-même, Madame Balbure en reprenant les termes du *Séminaire XX* : la jouissance, c'est le signifiant. Christiane Lacôte elle, propose une autre formule : « l'étoffe de la jouissance n'est pas autre chose que la texture du langage ». Ou encore, pour faire un parallèle, on peut dire que si l'objet a est l'objet cause du désir, le signifiant, lui, est la cause de la jouissance.

Mais comment Lacan articule-t-il jouissance et signifiant ? Par le Manque. Ce manque n'est pas insatisfaction, il est de structure : à partir du moment où l'homme parle, il n'est plus essence ou existence, il est une place, un parlêtre. On entend là le Lacan, élève d'Heidegger et de Kojeve.

Et pour citer, encore une fois, Christiane Lacôte à propos de ce Manque : « Pour le parlêtre, tout énoncé n'a d'autre garantie que son énonciation : et ce parce qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre ». La jouissance est ce qui a rapport à ce signifiant du Manque dans l'Autre S(A), c'est à dire l'impossible de dire tout le vrai.

Puis Lacan va faire évoluer sa pensée à propos de cet Autre : l'inconscient devient le discours de l'Autre, comme le désir devient le désir de l'Autre. Si bien qu'il arrive à positionner le parlêtre comme interrogeant l'Autre : que veux-tu ? que me veux-tu ?

Pour illustrer ce « que me veux-tu ? », je vous propose deux vignettes cliniques, de clinique infantile ; vous y verrez comment la question de l'Autre de la mère et celui de la jouissance de l'enfant s'emboîtent. C'est aussi une façon d'éclairer cette question parfois posée dans les Institutions : « Cet enfant, qu'est-il dans le fantasme de la mère ? ». Cette question n'est pas inutile, souvenez-vous des enfants que l'on retrouve dans les poubelles ou la cuvette des WC.

La première vignette met en scène deux jumeaux où l'un est en bonne santé, bon élève, etc. : c'est la bonne face de Janus. L'autre, c'est la mauvaise face : il a des accidents à répétition, dont certains sont graves au point qu'il doit faire de long mois d'hôpital puis de rééducation, ce qui a pour conséquence de pénaliser son travail scolaire et de le faire classer comme ayant des facultés cognitives déficientes. Il doit, alors, être orienté en institut spécialisé.

La seconde vignette concerne un enfant qui, pour une raison qui m'est inconnue, est adressé vers l'âge de deux ou trois ans, à un médecin qui diagnostique une microcéphalie - et donc une probable arriération mentale. Bien évidemment la relation au monde scolaire est désastreuse, le diagnostic est colporté dans l'institution ; bref, son compte est bon.

Or, dans les deux cas, ces enfants sont d'un niveau cognitif tout à fait dans la norme, je dirais même que leurs yeux pétillent d'intelligence. Alors, que leur a dit l'Autre de la mère, le seul vrai Autre qui compte dans l'enfance ? Et surtout, surtout, quelles réponses ces enfants se sont-ils fait à la question qu'eux-mêmes ont posé à l'Autre de la mère. Car leur jouissance est précisément là, dans leur interprétation faisant suite à la question « que me veux-tu ? », dans un signifiant négocié avec l'Autre de la mère, et qui conditionne leur état et leur vie, au moins jusqu'à ce que du tiers intervienne.

Bref, le névrosé se dévoue pour assurer la

jouissance de l'Autre auquel il veut croire.

Donc, dans un premier temps, Lacan fait de ce signifiant du Manque dans l'Autre, $S(A)$, la cause de la jouissance, et ce, de manière a-sexué. Dans la seconde partie de son enseignement, à partir des années 70 à 72, il va scinder la jouissance en deux jouissances partiellement distinctes selon les formules de la sexuation que vous connaissez maintenant grâce à ce *Séminaire XX*: La jouissance phallique et la jouissance féminine.

La jouissance phallique, elle, est pour tous, hommes et femmes, quelque soit le sexe anatomique ou le choix de sexe par le sujet. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de sujet qui ne soit sujet de la Loi et en particulier de son signifiant, le Phallus. L'accès au phallus symbolique nécessite l'opération de la castration. Et encore une fois peut importe la réalité du sexe anatomique, voire peut importe le phallus imaginaire, pénis ou clitoris.

Donc, la jouissance phallique c'est pour tous et toutes ; mais comment cela se passe-t-il pour chaque sexe ?

Du côté du choix masculin d'abord, les formules décrivent un universel :

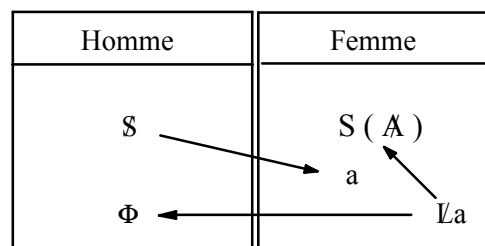
$\forall x$, tout homme, Φx , est soumis à la castration

$\exists x$, il existe un homme, non Φx , qui n'est pas soumis à la castration.

C'est un bel ensemble qui se caractérise par le fait que tous les hommes, et les femmes qui ont choisi le côté masculin, - il ne s'agit pas là du tout d'homosexualité -, sont sous la loi phallique, c'est à dire soumis à la castration, mais rien de plus : la loi phallique, toute la loi phallique et rien que la loi phallique.

Et pour garantir l'homogénéité de l'ensemble, on pose une exception extérieure à cet ensemble : Il y en a au moins un qui n'est pas soumis à cette loi, ni à aucune loi d'ailleurs : c'est le père de la horde sauvage de *Totem et Tabou*.

Vous remarquez aussi dans ce tableau de la sexuation que l'homme a son objet a du côté féminin.



Je n'ai rien trouvé qui explique cela mais je suppose que cet objet a , étant ce qui tombe du refoulement de la Chose tombe du côté où est la Chose. Et cette chose je la situe du côté féminin, c'est à dire du corps. Je vais revenir sur cela.

Du côté du choix féminin, les choses sont différentes et c'est là que je place l'hypothèse évoquée en introduction, à savoir que la jouissance féminine est à la croisée de deux chemins : d'une part un chemin relativement connu celui, pour une femme, du corps féminin et plus particulièrement, du corps de la mère et, d'autre part, un chemin nouveau autour de la question du désir du père pour cette femme, la mère, et pour le corps de cette femme.

Cette hypothèse est-elle compatible ou non avec ce que dit Lacan de cette jouissance féminine ? Ceci est à examiner de près.

Dans ce séminaire *Encore* Lacan dit, et je cite la leçon du 13 mars, chapitre 7: « L'Autre n'est pas simplement ce lieu où la vérité balbutie. Il mérite de représenter ce à quoi la femme a forcément rapport » et plus loin : « D'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre ».

« D'être dans le rapport sexuel ... », s'agit-il du fameux rapport sexuel qui « n'existe pas » ou bien s'agit-il, dont il dira quelques années plus tard qu'il n'existe toujours pas, hors l'inceste ?

Je reviendrai plus loin dans mon exposé sur l'inceste, mais notez dès à présent que d'être dans ce rapport sexuel là, que je désigne comme incestueux (et on verra de quelle manière), la femme est ce qui a rapport à cet Autre, mais pas n'importe quel Autre, un Autre hors la castration, c'est-à-dire déployé dans son infinitude.

Une autre manière de présenter les choses, toujours en reprenant cette leçon du 13

mars, je cite : « la question est de savoir ce qu'il en est de son savoir, à la femme ».

Alors parlons, puisqu'il paraît qu'elle, la femme, elle ne peut pas en parler étant hors la loi phallique, parlons donc de son savoir.

Vous remarquerez que ce que je dis est faux puisque la femme est toujours dans la loi phallique – mais pas toute !

Son savoir lui vient de ce qu'elle n'est pas toute dans la castration. « N'être pas toute dans la castration » ne veut pas dire qu'elle n'y est pas. Cela veut dire qu'elle y est-mais aussi, et je vous propose d'utiliser momentanément l'expression « mais aussi » pour mieux me faire comprendre. La femme est donc « mais aussi » dans un domaine hors ou avant castration. Je vais successivement explorer des voies qui pourront permettre d'éclairer ce « pas tout ou mais aussi ».

Vers la question du père de la horde

Je vous propose d'appeler ainsi cette seconde partie car mon hypothèse tient au rapport de ce « mais aussi » avec le père de la horde.

1 Il faut être trois

Je ne sais plus qui disait, je crois que c'est Lacan lui-même, que pour faire de la psychanalyse il faut savoir compter jusqu'à trois. Pour illustrer cette nécessité, je citerai une phrase tirée de l'Etourdit, texte de 1972, paru dans le « Scilicet N°4 », un an avant le séminaire Encore :

« A ce titre l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ, contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est, chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage ».

Qu'est-ce-que cette subsistance que la fille attend de la mère et qui est plus important que ce que le père est susceptible de lui appor-

ter ? Il s'agit-là, peut-être, de quelque chose hors castration, mais dont les analystes conviendront avec moi que la femme en parle de ce ravage, sur le divan.

C'est une question qui nous amène à nous interroger sur l'Œdipe féminin.

2 L'Œdipe de la fille

Je me tourne vers Freud.

Pour lui, initialement, il y a une indifférenciation sexuelle. Autrement dit, la femme n'existe pas ou, encore autrement dit, la fillette est un petit garçon. Elle est dans un registre phallique et elle a un phallus imaginaire qui est son clitoris.

Pour accéder à la féminité, dans ce moment très particulier de son développement, - je le précise bien, nous sommes-là à un moment de son développement, elle va devoir renoncer au tout phallique. Renoncer au tout phallique veut dire renoncer au phallus, imaginaire en particulier, donc à la masturbation et devenir passive car c'est en devenant passive qu'elle peut se rapprocher du père et lui demander ce qu'elle espère en lieu et place du phallus-pénis, c'est-à-dire un phallus-enfant.

Freud est précis : il parle, pour la petite fille, d'une attitude passive en même temps qu'elle conserve ce qu'il appelle les motions actives, c'est-à-dire son espérance. Pour le dire d'une autre manière cette passivité n'est pas totale, mais partielle : elle est pas-toute. D'ailleurs Freud insiste encore en disant que, si elle renonce trop, si elle refoule la totalité de son activité phallique, c'est-à-dire ce qu'elle met du côté de la demande de pénis, alors ce refoulé fait retour dans les symptômes hystériques.

Je vous demande de bien retenir ce moment de passivité car je prétends que c'est le second moment de passivité : il y a déjà eu, chez celui ou celle qui a fait le choix du côté féminin, un moment de passivité semblable sur lequel je reviendrai.

Et Freud note qu'à la suite de ce renoncement partiel, ce « pas-tout renoncement », la fille hait sa mère pour se tourner vers le père. Ce que vous savez du garçon vous permet de cons-

tater combien son attitude à lui, est différente de celle de la fille, car lui n'a pas besoin de haïr sa mère ; c'est plutôt du côté du père qu'il a des problèmes ; ces problèmes, on les appelle « l'angoisse de castration », et une très belle formule résume ce qu'il en est de l'attitude de chacun des sexes : « l'angoisse de castration fait sortir le garçon de l'Œdipe, alors que cette angoisse y fait entrer la fille ».

Mais, finalement, tous les deux demandent à la mère quelque chose qu'elle ne peut leur donner. Vous entendez aussi que ce quelque chose à des relents de la Chose, das Ding. Pour me répéter, le garçon, sous l'effet de l'angoisse de castration, va cesser le combat et fuir ailleurs, pas la fille. Elle, au contraire, « entre dans l'Œdipe comme dans un port » dit Freud. C'est une façon d'éviter ce qu'elle n'aura jamais, d'où la haine qu'elle développe à l'égard de sa mère et l'attitude nouvelle face au père.

Il ne faut pas s'y tromper : ce genre de théorie se vérifie bien sûr dans le cabinet de l'analyste mais aussi dans les institutions ou dans les cabinets des juges pour enfants.

Ce mécanisme explique, d'une part, que la fille peut rester beaucoup plus longtemps que le garçon dans l'Œdipe, voire dans le pré-Œdipe, mais aussi que la relation de la fille à la mère est susceptible de « ravage » pour reprendre le terme de Lacan dans *l'Etourdit*, et conséquemment que l'on écoute pas de la même manière un analysant qu'une analysante.

Je vous livre maintenant les conséquences que Jean-Pierre Winter, à la suite de Freud, tire dans son livre *Les Errants de la Chair* que je vous recommande chaudement. Jean-Pierre Winter, tire trois conclusions de ce long séjour de la femme dans l'Œdipe. Ces trois conclusions sont :

a) Une faiblesse particulière du surmoi et, conséquemment, une plus grande angoisse - c'est peut-être pour cela qu'il y a plus de femmes que d'hommes dans les églises.

b) La femme est plus proche de la réalité. Freud dit d'ailleurs, et je le cite : « Selon leurs manières coutumières de vivre leurs expériences, la réalité est trop proche aux femmes pour qu'elles croient au fantasme » - c'est peut-être

ce que l'on appelle l'intuition féminine.

c) Ce qui est anormal pour la femme, c'est que toute l'activité phallique soit refoulée : c'est l'excès du refoulement. Effectivement, que resterait-il d'une femme pour qui toute la jouissance phallique a disparu. Je pense à deux exemples de la littérature française que j'évoquerai brièvement.

La première est l'Albertine de Proust dans *La prisonnière*. Etant hors phallique, elle est sans désir ou ne peut rien en dire. Elle va où le désir de son compagnon la pousse, elle devient l'objet de son fantasme, voire son objet a. Elle meurt probablement de cette position intenable.

La seconde est la Lola Valérie Stein de Marguerite Duras. J'aime à penser que le vrai titre du roman, *Le ravissement de Lol. V. Stein* et les noms des personnages, tous mi-dits, sont justement la marque, de la compréhension ou de la géniale prémonition de l'auteur sur ce que nous dit Lacan de cette jouissance féminine poussée à ses extrêmes limites.

Je reviendrai sur le roman de Marguerite Duras, mais je veux auparavant parler du père de la horde. Ma thèse, en effet est que le désir, le regard de désir, car nous sommes hors langage, du père sur le corps de la mère est le même que celui qui est porté sur l'inconnue qui entre le soir du bal. Et que ce corps désiré par l'autre, c'est ce qui va ravir Lol.

Pour cela, je dois auparavant revenir sur le mythe freudien de la horde primitive.

3 Le père de la Horde

Le mythe freudien de la horde primitive dans *Totem et Tabou* décrit un temps primordial d'avant le langage. Le père, le grand mâle, se sert de toutes les femelles, de quelques générations qu'elles soient.

Les frères, mais ce sont les fils, - je suis toujours dans le récit freudien- , n'ont pas droit à cet exercice. Un jour, ils se rebellent et tuent le père. Il s'en suit l'élévation du père mort au rang de gardien d'une loi nouvelle qui dit que chacun d'eux n'aura pas accès à toutes les femmes, mais à certaines seulement. Le meurtre du père a ainsi entraîné l'interdit et la loi.

Après tout, si Freud s'autorise à l'élaboration d'un mythe pour nous proposer des hypothèses, rien ne nous empêche d'enfourcher ce mythe et d'utiliser son procédé, et ce d'autant plus, que la clinique nous montre souvent ce qu'il en est du meurtre du père, quelque en soit la forme.

A propos de ce mythe, il est souvent admis que seuls les hommes sont acteurs. Or, je ne suis pas convaincu de ce consensus et deux questions me viennent à l'esprit :

- Concernant les femmes et les filles de la horde, quelles étaient leur attitude, et surtout qu'ont-elles fait durant le meurtre ? Ont-elles, comme les frères, pris la pique et le bâton pour participer au carnage ? Ont-elles pris le parti du père et guerroyé de son côté ? Se sont-elles couvertes la tête pour ne pas voir une scène effrayante ? Ont-elles pleuré le mort et sont-elles encore aujourd'hui en deuil ? Après le meurtre, une fois inscrite dans la loi, comment ont-elles apprécié les regards des frères sur leur corps ? Comment ont-elles accepté ces nouveaux partenaires ?

42

- Concernant les hommes, on peut penser que certains d'entre eux s'étaient mis en position féminine pour profiter des faveurs du grand mâle. Pour une partie de ceux-là au moins, ce que j'ai dit des femmes s'appliquent aussi à eux, pendant le meurtre et après.

Dans une autre approche plus lacanienne, celle de la métaphore paternelle, on parle des signifiants du désir de la mère pour le tiers c'est-à-dire le plus souvent le père. Ces signifiants du désir de la mère sont refoulés lors de ce vaste remue-ménage de l'accession au langage. De ce refoulement jaillit, par contre-coup, un signifiant, le signifiant du Nom-du-Père qui permettra l'arrimage des futures chaînes significantes.

La mère est, certes, l'élément central de la vie du petit enfant, c'est la raison pour laquelle il est sensible à son désir pour lui et pour d'autres. Mais ce peut-il qu'il soit sourd et aveugle au désir dont elle est l'objet ? N'existe-t-il pas systématiquement une scène faisant fonction, par exemple, de scène primitive ? Si tel est le cas, cette scène primitive n'est-elle pas celle de la horde où le mâle dispose à son aise de cette femme ? Comment la petite fille voit-elle la

scène ?

Là se situe quelque chose de la transmission de femme à femme. Là peut se situer ce que Lacan appelait le « ravage » dans *l'Etourdit* que j'ai cité plus haut : « ... ravage qu'est, chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père ».

A titre de vignette clinique, je pense ainsi à une jeune femme qui disait que sa mère était adorable avec elle dans la journée, mais qu'à partir de 17h45 elle devenait odieuse et agressive. Le père, lui, rentrait à 18h. Il s'agit bien sûr d'un cas d'inceste dans le langage, mais il permet d'illustrer ce qui peut se transmettre de femme à femme face au père de la horde.

Pour aller au bout de ma pensée sur ce cas, la nature pré-oedipienne de cette jeune femme et l'attitude de la mère, indépendamment de ce qu'était le père dans la réalité, introduisait le rapport des femmes au ravage et au contact, au moins fantasmatique, avec le père de la horde.

On peut dire à propos de ce qui se disait entre ces deux femmes, - la mère et la fille -, qu'il s'agissait de jouissance phallique. Mais, à l'inverse, que peut-on dire de ce que cette jeune fille voyait du désir du père envers la mère ? Là est, à mon sens, un élément de jouissance féminine, non parlée, ne faisant intervenir que le corps, c'est-à-dire, aussi, le regard. Là est ce « pas tout » que je qualifiais de « mais aussi » : la jouissance phallique, mais aussi cet autre chose, hors du langage, hors de la limite imposée par la castration.

Il est vrai qu'il est difficile d'avoir à l'esprit cette intrication permanente de ces deux jouissances tant nous sommes enclins à séparer masculin et féminin.

C'est un peu ce qui arrive à Thyrsias dont je vous rappelle rapidement le mythe. Il se promène dans la campagne et, volontairement ou non, je ne sais plus, il se retrouve face à un couple de serpents copulant et il les sépare. Mal - « Mâle » - lui en a pris car les Dieux le punissent : il devient femme pour 7 années. De ces années de féminité il tirera un savoir sur la jouissance féminine. Ce savoir, pour en faire

usage contre une déesse, lui vaudra d'être affaibli, il deviendra aveugle, mais clairvoyant car possédant le don de divination, peut-être, justement, cette intuition féminine.

Cet hors langage de la jouissance féminine c'est précisément ce dont il est question avec Lol. V. Stein.

4 Le ravissement de Lol. V. Stein

C'est l'histoire d'une jeune fille : « Gloire de douceur, mais aussi d'indifférence, découvrirait-on très vite, jamais elle n'avait paru souffrir ou être peinée, jamais on ne lui avait vu une larme de jeune fille ». Elle rencontre un jeune homme qui lui fait sa demande de mariage. Elle y consent et les parents aussi. Et son amie, Tatiana s'interroge : « Qui Lol aurait-elle bien pu découvrir qui aurait pu retenir son attention entière ? ». Ce « qui aurait pu retenir son attention » pointe que Lol n'est pas sous la loi du phallus : le phallus est ce qui fait la différence et pour Lol rien, pas même un homme, ne faisait la différence jusque là. Mais elle n'a pas choisi cet homme au hasard, bien sûr.

Un soir, elle va au bal avec son fiancé et là va entrer une femme : « portant une robe noire à double fourreau de tulle également noir, très décolletée... ». « Lol, frappée d'immobilité, avait regardé s'avancer, comme lui – le fiancé – cette grâce abandonnée... ».

Premier temps : la fascination du regard pour le corps, objet de désir. Et c'est une femme qui entre, pas une jeune fille de l'âge de Lol.

Le fiancé va inviter cette femme : « Il se dirige vers elle dans une émotion si intense qu'on prenait peur à l'idée qu'il aurait pu être éconduit. Lol, suspendue, attendit elle aussi. La femme ne refusa pas.

Deuxième temps : Lol n'est pas l'autre, il ne s'agit pas d'identification. Elle est dans cet espace qui est entre le désir de l'homme et le corps de la femme, la femme plus âgée mais belle, la mère.

« Il y eut dans ses yeux – ceux du fiancé – l'imploration d'une aide, d'un acquiescement. Lol lui avait souri ». Elle n'est donc pas trompée, elle est entre eux. Elle est dans l'entre-eux.

Et d'ailleurs lorsqu'ils s'éloignent vers la sortie elle les suit, dans leur mouvement.

Mais la mère, celle du réel, arrive et brise le miracle de Lol. « L'écran de la mère entre elle et eux est le signe avant coureur de la fin ». Et Lol crie.

Elle est maintenant dépossédée d'elle-même, une partie d'elle est partie, arrachée avec le corps de cette femme, avec le désir de l'homme, et elle est laissée sans mot, parce qu'il n'y a pas de mot.

Il n'y a pas de mot, non pas du fait de l'émotion, mais véritablement du signifiant du Manque dans l'Autre. De ce mot qui dirait tout le vrai, Marguerite Duras dit : « C'aurait été un mot-absence, un mot-trou, creusé en son sens d'un trou, de ce trou où tous les mots auraient été enterrés. On aurait pas pu le dire mais on aurait pu le faire résonner... »

Et Lol va partir en quête de ce mot dont elle sait qu'il n'existe pas. Et que va-t-elle mettre en place du mot ? Le « dénudement », oserais-je dire, du corps de la femme qui l'a ravie. Et elle va lentement se reconstruire en regardant deux amants, dont son ex-fiancé, s'aimer dans leur chambre. Il ne s'agit pas de voyeurisme, il s'agit de s'emplir l'âme de désir, de caresses, de féminité, d'abandon du corps. Et cela la reconstruit au fil des années jusqu'à, un jour, pouvoir être à nouveau au bras de son ex-fiancé dans la salle de bal.

La lumière est éteinte dans la salle et à la faveur des ombres, on pense que tout est possible. Mais cette lumière trop vite rallumée, cet ex-fiancé qui a peur de l'infini de Lol, et tout bascule définitivement dans la folie.

5 la clinique de l'inceste

Avant de conclure, je voudrais parler de la clinique de l'inceste. Je dis « clinique » parce qu'il s'agit véritablement de celle qui m'occupe dans certaines institutions.

Je résumerai d'emblée mon propos : sur une vingtaine de cas d'inceste, la mère est toujours au courant et c'est rarement elle qui dénonce le crime.

Justement, elle ne dénonce pas le crime

parce qu'elle ne peut rien en dire. Il ne s'agit bien sûr pas de perversion ou autre. C'est mon sentiment aujourd'hui, et à la faveur de la réflexion que j'ai menée : il s'agit simplement que, pour cet acte, qui est le rapport sexuel qui existe, il n'y a pas de mot.

La femme laisse en pâture au mâle sa fille ou son fils et ne peut rien en dire.

Les seuls cas, pas si rares, où il s'en dit quelque chose, se sont les cas où, précisément, il n'y a pas eu inceste. Et on est là souvent dans une sorte de psychose hystérique.

Je vous donne le cas le plus cocasse - quoique ce terme n'est pas approprié, car le papa est, lui, d'office, à priori mis en garde à vue. Cet aspect là, c'est-à-dire la réponse du corps social, est également intéressante : les pères sont toujours mis en garde à vue, les mères, même incestueuses, quasiment jamais : du côté du corps social, aussi quelque chose ne peut pas se dire.

Donc la vignette clinique : Une petite fille est placée par le juge pour motif d'inceste. L'inceste est dénoncé par la mère. Comment se pratique l'inceste aux dires de la mère et de la petite fille ? L'enfant, et c'est encore un aspect à noter, l'enfant répète, adhère à l'accusation, comme si un écho fantasmatique prenait corps. L'inceste, dans ce cas précis, se fait par l'introduction de légumes dans les orifices de la petite fille.

Heureusement ce cas fut vite réglé parce que nous étions face à des déclarations psychotiques : en effet, ces légumes faisaient directement écho au nom du père, son patronyme était quelque chose comme Monsieur Maraîcher ou Monsieur Carotte.

Seule donc la psychose pourrait dire quelque chose sur ce sujet.

En conclusion.

Une conclusion en forme de programme de travail à venir, je voudrais dire qu'il y a d'autres aspects que j'aimerais interroger à la lumière

de ce « pas-tout », de cette partie qui ne peut se dire, et qui toujours est intriquée, imbriquée au langage du côté phallique. Je ne ferais que les évoquer mais j'y reviendrai un autre jour.

Il s'agit, par exemple, de l'anorexie mentale de la jeune fille qui se déclenche justement lorsque la fillette devient pubère et pour laquelle il s'agit non seulement d'être aménorrhique mais aussi de ne posséder aucun des aspects formels de la féminité, seins, fesses, etc., face à l'œil persécuteur de l'autre, autre ou Autre masculin.

Beaucoup a été dit sur la question, et sur tous les tons, mais « pas tout » sur le versant de la jouissance féminine.

Il s'agit, par exemple, de parler de la pudeur féminine, pudeur qui est face à l'autre sexe seulement : les jeunes filles ou jeunes femmes baissent les yeux devant le regard de concupiscence ou d'envie ou, comme dit, le décalogue de convoitise de l'homme. Bien sûr, il s'agit de la relation d'objet et d'un côté d'être le phallus et de l'autre d'avoir le phallus, mais pas seulement, mais « pas tout ».

Enfin ce masochisme féminin, décrit par Freud comme étant « l'essence de la féminité » et qui mériterait d'être re-examiné à la lumière de cette jouissance féminine.

Ce que je n'aborderais pas non plus aujourd'hui, que j'aborderais plus tard dans la mesure où ce que je dis n'est pas pure élucubration, c'est que cela peut éclairer notre clinique de chaque jour, c'est comment cela joue en fonction des structures cliniques. Autrement dit, qu'est ce qui se passe dans le cas du choix de sexe féminin, dans ce que j'ai pu dire de cette jouissance féminine du côté de l'hystérie, de l'obsession, de la perversion et des psychoses.